

Béton et utopie avant 1914 : architecture et « moule social »

Laurent Baridon

Volume 31, numéro 1-2, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069618ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1069618ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada)

ISSN

0315-9906 (imprimé)

1918-4778 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baridon, L. (2006). Béton et utopie avant 1914 : architecture et « moule social ». *RACAR : Revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, 31(1-2), 7–11.
<https://doi.org/10.7202/1069618ar>

Résumé de l'article

The utopian reformers of the nineteenth century, while they describe houses and towns, seem to have mistrusted the architects who hoped to materialize them. Those who did try were either ostracized or blamed for the repeated failures of the projects. This can be explained by the misunderstandings that were bound to appear between the ambiguities of utopian thought and the positive, heuristic character of architectural design. The problem raised by the actual building of edifices was ignored by the utopians, while the architects and the urbanists saw it as a *sine qua non*.

Victor Considérant, by coining the concept of feasibility (“réalisabilité”), opened the way to the construction of J.B.A. Godin’s *Familistère*. To attain “harmony,” the architect had to conceive a “social mould,” as Victor Calland said, which was to modify human beings biologically. Concrete, a building material popularized by François Coignet, a disciple of Fourier’s, embodied this new hope founded on architecture. Inexpensive and malleable, it seemed suitable for the building of edifices whose organic character was designed to promote the transformation of the individual and of the society striving for perfection.

Béton et utopie avant 1914 : architecture et « moule social »

LAURENT BARIDON, UNIVERSITÉ MARC BLOCH, STRASBOURG

Résumé

The utopian reformers of the nineteenth century, while they describe houses and towns, seem to have mistrusted the architects who hoped to materialize them. Those who did try were either ostracized or blamed for the repeated failures of the projects. This can be explained by the misunderstandings that were bound to appear between the ambiguities of utopian thought and the positive, heuristic character of architectural design. The problem raised by the actual building of edifices was ignored by the utopians, while the architects and the urbanists saw it as a *sine qua non*.

Victor Considérant, by coining the concept of feasibility ("réalisabilité"), opened the way to the construction of J.B.A. Godin's *Familière*. To attain "harmony," the architect had to conceive a "social mould," as Victor Calland said, which was to modify human beings biologically. Concrete, a building material popularized by François Coignet, a disciple of Fourier's, embodied this new hope founded on architecture. Inexpensive and malleable, it seemed suitable for the building of edifices whose organic character was designed to promote the transformation of the individual and of the society striving for perfection.

Les relations entre utopie et architecture reposent sur un certain nombre de distorsions et de malentendus. Sans toujours comprendre les spécificités de ce genre à la fois littéraire et politique, certains architectes ont parfois pensé qu'il était possible de projeter en réutilisant ses principes. Mais l'utopie architecturale perd presque toujours l'ambiguïté ironique et la fonction dystopique qui caractérisent le texte fondateur de Thomas More et ses multiples déclinaisons postérieures. Avant le XX^e siècle, elle présente souvent une volonté de concrétisation qui est le propre du projet architectural, fût-il théorique : l'architecte dessine son utopie pour que les édifices soient construits. Il ne peut, comme l'écrivain, mener ce double jeu du discours littéraire qui, dans le même mouvement, nie ce qu'il affirme – que l'on pense au fleuve « anhydre » d'*Utopia*.

En Europe, après que Claude-Nicolas Ledoux ait publié son *Architecture*, voyage dans une ville idéale qui entendait ouvrir une ère nouvelle, les architectes du XIX^e siècle ont semblé se détourner de l'utopie jusqu'à ce que les premiers feux de la modernité, alliés aux mouvements révolutionnaires et sociaux, réactivent leur ambition de construire un monde nouveau. Pourtant, en France, dans le contexte du premier socialisme qualifié par Karl Marx d'utopique, quelques architectes ont côtoyé les milieux liés au saint-simonisme et au fouriérisme. Ils n'ont pas laissé derrière eux de grands plans théoriques, ni même de projets très précis pour l'aménagement des villes réalisées dans le contexte des communautés utopiques américaines. Ils ont même souvent échoué à participer à la réalisation de l'utopie, ce qui confirme en un certain sens le caractère antithétique entre espace utopique et espace architectural. Ce sont d'autres catégories professionnelles qui sont entrées en scène : l'ingénieur chez les saint-simoniens et, chez les fouriéristes, l'inventeur. Les architectes socialistes auront surtout un rôle de suiveurs, mais aussi de relais entre technique constructive d'une part et légitimité esthétique et historique d'autre part. Leur participation au socialisme utopique a néanmoins jeté les bases des utopies des

avant-gardes modernes en assignant à l'architecture la fonction de modeler l'individu dans le but de le perfectionner et de donner corps à une société parfaite.

Victor Considérant, à sa sortie de l'École Polytechnique, ne choisit pas comme nombre d'ingénieurs, de se tourner vers le saint-simonisme. Avec un certain opportunisme, il se rallia aux idées de Charles Fourier qui était subjugué par le dynamisme de cette nouvelle recrue. Après sa disparition en 1837, Considérant devint le chef incontesté de l'« École sociétaire » qui regroupait les héritiers de Fourier. Le grand projet de Considérant tient dans un mot, un néologisme qu'il a lui-même forgé : la « réalisabilité¹ ». Il apparaît dans sa *Description du phalanstère* en 1834, texte accompagné du fameux dessin en perspective, anonyme, d'après le plan schématique que Fourier avait dressé sur le modèle du plan-masse du Château de Versailles. Pour la première fois, donc, l'image venait concourir à son utopie². En restant dans le champ de la description littéraire, Fourier maintenait son œuvre dans le genre initié par Thomas More. Considérant, au contraire, multiplia les tentatives de réalisation. Celle de la colonie agricole de Condé-sur-Vesgre est la plus connue. Elle se décompose en plusieurs épisodes, de 1832 à 1847, qui se soldèrent tous par des échecs cuisants malgré la modestie des dispositifs envisagés et la générosité des souscripteurs ou des actionnaires. Considérant initia ensuite une colonie américaine au Texas. Après avoir choisi le site en 1852–53 et visité les communautés phalanstériennes déjà implantées dans le New Jersey, il prépara soigneusement une « tentative » qui devait aboutir au départ de plusieurs centaines de colons en décembre 1854. Ce fut un nouvel échec, d'autant plus retentissant qu'un capital important avait été recueilli auprès des sympathisants. Considérant resta au Texas, silencieux d'abord, puis se justifia en 1857, avant de revenir en France malgré la mesure de proscription qui le frappait. Dès novembre 1858, sa correspondance³ atteste de ce qu'il passa plusieurs journées à Saint-Denis, en banlieue parisienne, afin de s'initier aux propriétés d'un

nouveau procédé : le « béton aggloméré ». Nul doute qu'il espérait encore relancer le projet texan de Uvedale Canyon, où il retourna d'ailleurs en 1859 pour y rester, en tant que citoyen américain, pendant une dizaine d'années.

L'intérêt de Considérant pour les débuts du béton était donc dicté par sa quête de la « réalisabilité ». Le procédé mis en œuvre à Saint-Denis était celui de François Coignet fils, un inventeur et industriel qui construisait alors son usine parisienne. Cousin de Considérant par alliance⁴, Coignet fils était un sympathisant fouriériste et un des principaux soutiens financiers de ses différentes expériences. Il s'attachait à mettre au point et à faire breveter des « bétons agglomérés » qui furent d'ailleurs utilisés dans les égouts de Paris. Il érigeait au même moment, à Saint-Denis, une maison, que Considérant a dû voir, et dont la particularité était d'être « en béton monolithe ». Il s'agissait de couler dans des coffrages – « des moules » – le béton, le plus souvent sans armatures, sauf pour les planchers. Selon son inventeur, ce procédé donnait naissance à un matériau universel, destiné à remplacer les rails des chemins de « fer », mais aussi à construire des villes entières en se passant de la pierre et même du métal. L'expérience malheureuse de taches apparues sur les murs d'une autre réalisation, l'église du Vésinet, réalisée en collaboration avec le saint-simonien Louis-Auguste Boileau, incita Coignet à proscrire l'utilisation du béton brut pour les façades. Mais il ne doutait pas qu'en perfectionnant encore le procédé, il deviendrait véritablement universel et applicable dans tous les aspects de la construction et de l'architecture.

C'est donc bien à une « révolution dans l'art de construire » qu'en appelait l'inventeur industriel : « [...] n'est-ce pas une révolution que de pouvoir donner par le moulage, à cette pâte de pierre résultat d'un simple mélange de plâtre et de chaux, toutes les formes exigées par l'art ou les circonstances ?⁵ ». Mais Coignet était plus ambigu sur les relations entre cette révolution architecturale et la révolution politique et sociale qu'auraient dû exiger ses convictions socialistes. À partir de 1851, il prôna une « révolution pacifique » destinée à « sauver la bourgeoisie » de « l'anarchie révolutionnaire » au moyen de l'institution d'une « banque d'échanges » et d'un « crédit collectif ». « Plus d'utopies⁶ » alors, mais une « association » destinée à réaliser la démocratie. Il rejetait donc le phalanstère de Fourier⁷ et prônait une démocratie participative dans laquelle le peuple, partageant le pouvoir, se rendrait compte des réalités sociales et économiques.

Malgré ces importantes divergences de vues avec Considérant, celui-ci était toujours cité avec déférence dans les textes de Coignet qui continuait d'ailleurs à contribuer au financement de la colonie du Texas. En dépit des indéniables accents saint-simoniens de ses propos, il restait fidèle à l'École sociétaire. Le procédé dont il fut l'inventeur intéressait Considérant puisqu'il pouvait être utilisé par une main-d'œuvre non qualifiée, sans entrepreneur, voire même sans architecte ! Économique et sim-

ple, il était adapté au Texas. Qui sait si, dans ces territoires vierges, Coignet n'avait pas envisagé que le béton serait l'unique matériau d'une société nouvelle et égalitaire en même temps que le ciment de la cohésion sociale ?

Il est certain que Considérant, lui, était armé d'un solide système politique et, de plus, qu'il croyait au pouvoir de l'architecture pour le réaliser. En reprenant le paradigme de l'édifice-corps de la Renaissance, il établissait une relation directe entre architecture, corps individuel et corps social. Il utilisait des métaphores organicistes, non seulement dans le diagnostic médical de la crise sociale et urbaine, mais aussi dans les prescriptions qui devaient permettre de la juguler. En se référant à Fourier, il décrivait la « rue-galerie », organe essentiel dont Walter Benjamin a montré la relation avec les passages parisiens de la monarchie de Juillet. Ce qui n'est, chez l'utopiste, qu'une des commodités des temps harmoniens, un des « agréments matériels dont jouit en Harmonie le plus pauvre des hommes⁸ », devient chez Considérant l'enjeu d'une métaphore organiciste des plus importantes. Il s'agit de « l'organe » qui insuffle et diffuse la vie dans tout l'édifice et dans toute la société :

Cette galerie qui se ploie aux flancs de l'édifice sociétaire et lui fait comme une longue ceinture ; qui relie toutes les parties au tout, qui établit les rapports du centre aux extrémités, c'est le canal par où circule la vie dans le grand corps phalanstérien, c'est l'artère magistrale qui, du cœur, porte le sang dans toutes les veines ; [...]⁹.

Cet édifice vivant, irrigué par les membres de la Phalange, matérialise la qualité « unitaire » de la société et de l'humanité au temps de l'Harmonie¹⁰. Considérant, qui avait été élève à l'École Polytechnique, possédait des connaissances architecturales indéniables. Sans doute influencé par les écrits saint-simoniens¹¹, il estimait également que les édifices sont l'expression d'une société. Il pensait qu'ils en constituent l'empreinte :

On a vu que la demeure de l'homme se transforme avec ses idées [...] elles se sont incrustées au fronton des temples, aux marbres des sanctuaires et des théâtres ; elles se sont coulées en fer, en bronze, en métaux précieux ; elles ont animé des bas-reliefs et des statues ; [...] elles ont changé et ployé de mille manières la forme de l'habitation de l'homme ; elles sont allées *s'empreindre* [nous soulignons] dans ses armes, dans ses ustensiles, et jusque dans ses draperies et ses vêtements [...]¹².

Puisqu'il existe une corrélation entre les sociétés et leur architecture, Considérant affirmait que l'on pouvait, sur la base des vestiges architecturaux et des formes artistiques, reconstituer

une civilisation comme Cuvier l'a fait pour des animaux fossiles¹³. Dans ce même ordre d'idées, rejoignant les notions esthétiques de caractère et d'architecture parlante du siècle précédent, il estimait que chaque construction a son « expression particulière », qu'elle « porte sur son front son extrait de naissance¹⁴ ». Selon lui les « maisons à loger [sic] » de son temps trahissent les intentions mauvaises des spéculateurs en rationnant les habitants en air et en lumière. De la même façon, « l'aspect lourd, nu et régulier » des manufactures révélerait le sort des ouvriers qui, transformés « en machines humaines, condensent en argent, pour des maîtres, leurs sueurs, leurs plaintes, leurs larmes et leurs peines¹⁵ ».

L'organicisme architectural trouve donc une légitimité sociale dans la mesure où un édifice sans référence corporelle ne peut que produire des êtres déshumanisés ou privés de santé et de vie. Pour Considérant, l'architecture révèle le « rapport infailible » existant entre un peuple et ses arts. Elle montre le travail de l'esprit sur la matière : « La matière est inerte, et l'esprit est actif. L'esprit moule et pétrit [nous soulignons] la matière. La pensée donne la forme. L'homme, individu ou espèce, se peint comme Dieu dans ses œuvres¹⁶. » Empreinte de la société, l'architecture épouse intimement les idées et détermine physiquement l'Homme. Modelée par la société, elle est le moule de l'homme individuel et le conforme à l'image du corps social.

Un des aspects les plus fantastiques de la pensée de Fourier réside dans les perfectionnements qui toucheront les individus au temps de l'Harmonie. Le trait le plus connu et le plus moqué par ses contemporains était sans doute « l'archi-bras », dont nombre de caricaturistes affublèrent Victor Considérant autour de 1848, époque où son siège de député lui permit de diffuser les idées de l'École sociétaire avec plus de force qu'elles ne l'avaient jamais été. Ce bras nouveau, sorte de queue munie d'un troisième œil, attestait de l'amélioration de l'espèce humaine obtenue grâce au progrès social. En cela, Fourier s'inscrivait pleinement dans la tradition utopique qui lie perfection sociale et perfection physique. L'eugénisme est évidemment présent dans *La République* de Platon, et l'*Utopia* de Thomas More multiplie les prescriptions destinées à rendre les mariages fertiles, à contrôler la natalité et à améliorer les individus d'Amoraute. Les Bensalémmites de Francis Bacon procréent dans le cadre d'unions planifiées par les savants. Dans tous les cas, la perfection du corps individuel rejoint celle du corps social et, le plus souvent, chez Platon comme chez More, la perfection des espaces d'habitation comme celle du plan de la cité.

Les réalisateurs de l'utopie comme Considérant étaient d'ailleurs persuadés que l'on ne pouvait rapidement réussir en raison de l'imperfection des individus. Il la voyait certes dans les organismes débiles des ouvriers, mais aussi dans les esprits qui s'opposaient à son projet. Les premières tentatives de réalisation, qualifiées « d'essais » par les fouriéristes, se devaient d'être limi-

tées. Une partie seulement de la population était visée : celle des vagabonds et des petits délinquants, soustraits au régime de la prison au moyen de « colonies agricoles », mais aussi celles des jeunes enfants dans le cadre d'un établissement scolaire qui les tiendrait un peu à l'écart de l'influence pernicieuse de la société et du milieu parental. C'est ainsi que prit forme la « tentative de Condé-sur-Vesgre » qui fut, selon les propres termes de Victor Considérant, « un essai d'enfants ». L'architecte César Daly, qui allait devenir le directeur de la plus importante revue d'architecture française du XIX^e siècle¹⁷, fut chargé de dresser les plans et d'établir les devis de cet établissement. Il s'était inspiré de l'œuvre de Robert Owen à New Lanark, en s'intéressant particulièrement à l'établissement autour duquel était conçu le projet du philanthrope écossais : l'Institut pour la Formation du Caractère. Reprenant les termes mêmes d'Owen, Daly évoque « la plasticité des enfants » dans une métaphore qui renvoie au *topos* du moule ou du modelage. Il s'agissait évidemment d'assurer à ces jeunes individus des conditions de développement sanitaire que bien peu d'ouvriers pouvaient offrir à leur descendance qui travaillait dans les filatures ou vagabondait dans les villes. Mais il s'agissait aussi d'éradiquer dès l'enfance les vices qui contaminaient leurs parents, comme l'alcoolisme ou le vol, tares qui rendaient la tâche d'Owen si difficile. Il fallait en effet « modeler » le caractère sous l'influence bénéfique du milieu.

Baudet-Dulary, qui avait acquis le terrain de Condé-sur-Vesgre en vue de la tentative de Considérant, était lui-même médecin. Ses livres, fort nombreux, vont du manuel d'anatomie populaire aux prescriptions d'hygiène de vie, notamment à l'usage des femmes enceintes. L'eugénisme faisait également partie de ses préoccupations. Quant à la formation du caractère, Baudet-Dulary applaudissait aux découvertes de la phrénologie, tout en voulant l'associer à la tradition physiognomonique. Il voyait même une parfaite complémentarité entre la taxonomie des séries passionnées de Fourier et les découvertes en matière de physiologie du cerveau¹⁸. La phrénologie avait de nombreux adeptes dans les milieux progressistes, en France, comme au Royaume-Uni. Owen lui-même en était un partisan convaincu. Une autre personnalité essentielle à la réalisation du fouriérisme, Jean-Baptiste-André Godin, était fortement intéressé tant par la phrénologie que par la perspective de devoir améliorer les habitants de son « Familistère¹⁹ ». Cet établissement, dérivé du phalanstère de Fourier et de Considérant, devait permettre de « donner les équivalents de la richesse » au peuple. Les usines Godin fabriquaient des poêles et des fourneaux en fonte. Après dix ans d'activité, en 1857, année où Considérant rendit public l'échec de la colonie du Texas, Godin entendait réaliser son « palais pour le peuple ». Il prit alors contact avec des architectes proches du mouvement, et en particulier avec Victor Calland qui poussa assez loin ses projets pour le Familistère. Il avait déjà dessiné en 1848 un « palais social²⁰ » et c'est lui qui, en décri-

vant ce projet, invoque la nécessité de réaliser un « moule social » :

Oui, comprendre l'homme, l'étudier dans ses lois, son organisation intérieure, et lui trouver un *moule social* [nous soulignons] correspondant à sa nature, une forme réalisable en tous pays, facilement applicable à toutes les classes de la société [...] ²¹.

Godin envisageait, comme Coignet qu'il connaissait, de concilier les réalités économiques de la production industrielle avec le projet de Fourier. Il eut aussi recours aux établissements consacrés aux enfants : une nourricerie, un « pouponnat », un « bambinat » et des écoles destinés, comme chez Owen, à bonifier le capital humain de ses familistériens. Chez lui aussi la perfectibilité physique devait passer par la perfectibilité morale. Adepte de la phrénologie – science qui part du principe que le crâne *se moule* sur le cerveau – en même temps que du spiritisme, il s'intéressait à toutes les formes de manifestations de l'esprit et aux moyens de les diriger. C'est ainsi qu'il inventa une machine destinée à retranscrire avec fidélité les communications spirites de ceux qu'il reconnaissait comme ses prédécesseurs et ses guides : Fourier et Swedenborg. Les familistériens bénéficiaient d'un encadrement médical gratuit, mais devaient en contrepartie se plier à des visites médicales lors de leur entrée dans la communauté. Les mariages avec des habitants extérieurs étaient soumis à des contrôles assez stricts qui passaient par une comparution devant un conseil présidé par Godin qui questionnait le ou la candidate sur ses mœurs. Bref, les aspects les plus pernicious de l'utopie alliés à ceux de la philanthropie régnaient sur le familistère de Guise. L'attraction passionnée de Fourier et la liberté sexuelle qui l'accompagnait étaient rejetés et les femmes furent peu nombreuses à pouvoir s'émanciper en travaillant dans les ateliers. Leur rôle était de reproduire cette aristocratie ouvrière qui avait tout de l'« aristogénie » platonicienne. Les femmes reproduisaient donc l'élite des travailleurs, alors que leurs maris moulaient des poêles en fonte dans un bâtiment qui, lui-même, assurait les fonctions de reproduction physiologique, morale et sociale. Mais la fonte, tout en résistant à la compression, est cassante : les expérimentations sociales de Godin furent un échec.

Il est bien sûr impossible de savoir ce qu'il en eût été si Godin avait utilisé le « béton aggloméré monolithe » de Coignet. Considérant, lui, au même moment, l'envisageait sérieusement, même s'il faut reconnaître le caractère très ténu des témoignages. Quelle forme architecturale en serait sortie si elle avait pu être réalisée ? Aurait-elle eu cette organicité que les métaphores de Considérant suggèrent ?

À la fin du siècle, Paolo Mantegazza, un médecin milanais passionné de physiognomonie, d'anatomie, auteur d'ouvrages

sur les comportements sexuels et sur leurs fonctions sociales, faisait paraître son utopie. Intitulée *L'Anno 3000*, elle est constituée par le récit du voyage de jeunes mariés dans la capitale du monde baptisée Andropoli. Ils y découvrent de merveilleux dispositifs eugéniques : les enfants mal formés sont tués à la naissance par un courant d'air froid à -2000° celsius ; un appareil inventé au XXV^e siècle, le « psicoscopio » permet de rendre visibles les maladies et les perversions de l'esprit humain, d'envisager un traitement, ou d'éliminer l'individu présentant des penchants dangereux pour l'harmonie sociale. Andropoli fait alterner la régularité des rues des quartiers officiels et les lignes serpentine des quartiers d'habitation qui doivent beaucoup à Ebenezer Howard. Les maisons retiennent l'attention. Outre la chaleur, la force motrice et l'eau qui les approvisionnent toutes, elles présentent une architecture à la fois standardisée et extrêmement variée. Chacun, dans une sorte d'éclectisme régionaliste, peut choisir le style de sa maison : la gothique voisine avec la *domus* romaine, le style chalet avec le grec, les minarets avec l'architecture baroque ou celle la Renaissance lombarde²². Cependant, ces multiples apparences découlent toutes d'un même procédé relevant d'une standardisation puisque ces édifices sont choisis sur catalogue. Ces habitations peuvent être réalisées en différents matériaux, plus ou moins coûteux et plus ou moins séduisants. Mais la construction s'apparente toujours à la fonte d'une statue ou à son moulage dit Mantegazza. On place le four destiné à la fonte dans le lieu choisi. Le procédé consiste à verser dans le moule des mélanges liquides, plâtre et terre mêlée d'aluminium pour les réalisations les moins coûteuses, imitations de marbres, d'agate, de lapis, de jade et même d'or ou d'argent pour les plus onéreuses. La maison obtenue grâce à ces matériaux, une fois démoulée, présente l'avantage d'être belle, confortable et salubre grâce à leurs propriétés caloriques²³.

Ces maisons moulables précèdent d'une dizaine d'années celles que Le Corbusier imagina sous le nom de « maisons-bouteilles²⁴ ». Issu de la connaissance du béton qu'il avait acquise au contact d'Auguste Perret à Paris en 1908, ce projet à la forte organicité semble avoir été conçu pour être produit en série, tout comme les maisons ouvrières sur lesquelles Le Corbusier allait réfléchir dans le contexte de la Première Guerre mondiale. Elles constituent le prodrome du programme qu'il devait tenter de réaliser dans l'entre-deux-guerres : construire « l'Homme nouveau » de la « civilisation machiniste ». La forme du *Modulor*, imprimé dans le béton frais de l'Unité de Marseille, en est l'ultime concrétisation plastique.

Ainsi, de cette étude des rapports entre projets utopiques et architecturaux dans le contexte du socialisme du XIX^e siècle, il ressort que le lieu assigné à la réalisation architecturale de l'utopie est celui du corps même de l'individu. L'« irréalabilité » constatée au fil des échecs des diverses « tentatives » conduisit leurs promoteurs à se retourner vers le matériau humain. L'ar-

chitecture, comme un moule, devait donc modifier l'Homme, le conformer pour l'agréger à la société, elle-même décrite comme un organisme, au même titre que les villes et leurs habitations. L'utopie avait donc trouvé un lieu, celui du corps, pour nier son caractère individuel au profit de sa parfaite fusion avec le corps social. Entre « l'Homme régénéré » des Lumières et « l'Homme nouveau » de la modernité²⁵, l'organicisme des pionniers du béton résonnait de ce projet eugéniste, partie intégrante de la tradition utopique.

Notes

- 1 Victor Considérant, *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architecture*, Paris, Librairie sociétaire, Librairie phalanstérienne, 1848, p. 78.
- 2 Les croquis de Fourier, restés inédits, ne semblent pas devoir être considérés comme des projets susceptibles d'inciter à une réalisation rapide. Voir Anthony Vidler, *L'Espace des Lumières*, Paris, Picard, 1995, p. 308–15.
- 3 Voir une lettre du 2 novembre 1858, Paris, Archives Nationales 10 AS 28 (9).
- 4 Clarisse Coignet, la femme de François Coignet, est la fille de l'oncle de Julie Considérant (née Gauthier), la femme de Victor Considérant. Sur Considérant et son milieu, voir Jonathan Beecher, *Victor Considérant: And the Rise and Fall of French Romantic Socialism*, Berkeley, University of California Press, 2001.
- 5 François Coignet, *Bétons agglomérés appliqués à l'art de construire, notamment à l'état monolithique*, Paris, E. Lacroix, 1861, p. 66. Sur l'histoire du béton, voir Cyrille Simonnet, *Le Béton. Histoire d'un matériau*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2005.
- 6 François Coignet, *Le Crédit collectif suppléant le crédit individuel. Inutilité de l'usure, de l'agiotage, du prêt individuel sur hypothèque, de la spéculation et de l'accaparement, par François Coignet. Manufacturier*, Grenoble, impr. de M. Maisonville, 1850, p. 15.
- 7 *Ibid.*, p. 238.
- 8 Cité par Françoise Choay, *L'Urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 104.
- 9 Victor Considérant, *Description du phalanstère, op. cit.*, p. 64.
- 10 *Ibid.*, p. 70–1. On trouverait bien d'autres exemples dans les écrits fouriéristes : « Voyez-le déployer ses ailes immenses au milieu des vergers et des fleurs, et dominer sur la plaine et la vallée, tout bruisant de vie, de travail et de plaisir, comme une ruche au soleil de mai. » (Francis Devay, « Du pouvoir de l'homme sur la nature », *La Phalange*, 1^{er} décembre 1839, t. II, n° 47, p. 809.)
- 11 La métaphore organiciste est à l'œuvre chez les saint-simoniens, et notamment dans la pensée urbaine (Voir A. Picon, *Les Saint-simoniens, raison, imaginaire, utopie*, Paris, Belin, 2002, p. 274 ; ainsi que C. Duveyrier, « La Ville nouvelle ou le Paris de saints-simoniens », *Le Livre nouveau des Saints-Simoniens. Éditions, introduction et notes par Philippe Régnier*, Tusson, Du Lérot, 1991, p. 222–36 ; et, enfin, Spyros Papapetros, « Paris Organique – Paris Critique: Urbanism, Spectacle and the Saint-Simoniens », *Iconomania: studies in visual culture*, <http://www.humnet.ucla.edu/humnet/arthist/Icono/papapetros/simonian.htm>.
- 12 Victor Considérant, *Description du phalanstère, op. cit.*, p. 49.
- 13 *Ibid.*, p. 50.
- 14 *Ibid.*
- 15 *Ibid.*, p. 51.
- 16 *Ibid.*
- 17 *La Revue Générale de l'Architecture et des Travaux Publics*. Sur ce sujet, voir Marc Saboya, *Presse et architecture au XIX^e siècle : César Daly et la Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, Paris, Picard, 1991.
- 18 E. Baudet-Dulary, *Essai sur les harmonies physiologiques*, Paris, J. B. Baillière et la librairie sociétaire, 1844, p. 96 et s.
- 19 Voir notamment *Godin et le familistère de Guise à l'épreuve de l'histoire. Actes du colloque de Guise du 21 mai 1988*, Reims, 1989 ; Odile Vacher, « L'Expérimentalisme psycho-social et les tentatives expérimentales du fouriériste Jean-Baptiste-André Godin », thèse de doctorat, Université de Paris VII, 1992, 2 vol. ; Thierry Paquot et Marc Bédarida, *Habiter l'utopie. Le Familistère Godin à Guise*, Paris, 2004.
- 20 Voir Bernard Marrey, *Les Grands Magasins*, Paris, Picard, 1979, p. 37–9 ; et du même auteur, « Les réalisations des utopistes dans les travaux public et l'architecture – 1840–1848 », *1848, les Utopismes sociaux. Utopie et action à la veille des journées de février*, Paris, Éditions SEDES CDU, 1981.
- 21 Victor Calland, Alexandre Lenoir et Louis de Noiron, *Suppression des loyers par l'élévation de tous les locataires au droit de propriété*, Paris, Ledoyen, 1857, p. 19–20.
- 22 Paolo Mantegazza, *L'Anno 3000 : sogno di Paolo Mantegazza*, Milan, Fratelli Treves, 1897, p. 86.
- 23 *Ibid.*, p. 88–9.
- 24 Voir Harold Allen Brooks, *Le Corbusier's Formative Years: Charles-Édouard Jeanneret at La Chaux-de-Fonds*, Chicago, University of Chicago Press, 1997, p. 165–69.
- 25 Cette volonté de transformer l'Homme pour l'adapter à la société rêvée n'implique pas nécessairement l'élimination des individus qui y sont inaptes. « L'Homme nouveau » n'est pas « l'homme de trop », selon l'expression de Hannah Arendt décrivant le système totalitaire dans ses aspects concentrationnaires et génocidaires (*Les Origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 274).